

DIRE, MONTRER, PRÉDIQUER : REMARQUES SUR UN PROSPECTUS FIAT

Hugues CONSTANTIN de CHANAY
UMR 5191 ICAR (CNRS / Lyon 2 / ENS)

RÉSUMÉ

Dans cet article nous nous efforçons d'étudier la « prédication » et de la définir dans différents langages, pour enfin la confronter à ces deux autres opérations sémiotiques fondamentales que sont dire et montrer, au sens de Wittgenstein. Pour cela nous nous appuyons sur une annonce publicitaire polysémiotique pour Fiat.

ABSTRACT

In this paper, we attempt to study « predication » and to define it in different languages before finally confronting it with two other fundamental semiotic operations, saying and showing as used, in the conceptual framework of Wittgenstein. For that purpose we analyse a polysemiotic advertisement for Fiat.

1. INTRODUCTION

Cet article s'efforcera de scruter des concepts de sémantique et de la logique fondamentale et d'en dégager, à partir d'un exemple concret, quelques principes pour appréhender la prédication qu'il opposera à deux autres opérations « primitives », *dire* et *montrer*, au sens hérité de Wittgenstein. Cette analyse portant sur des mouvements sémiotiques abstraits, et plus exactement premiers¹, s'efforcera de rester concrète et travaillera sur corpus. Présentons ce corpus, puis essayons, *via* son image et son texte, de cerner la prédication.

¹ « Abstraites » au sens où on ne peut jamais les appréhender seuls ; et « premiers » dans le sens où les opérations qu'ils effectuent paraissent indécomposables et à la base de tout phénomène d'expression.

2. CORPUS D'ÉTUDE

L'approche de la prédication sera d'emblée discursive. On prend comme corpus un message circonstancié mais exemplaire, une partie d'un prospectus publicitaire pour Fiat diffusé par courrier pendant l'hiver 2012, constitué d'un dépliant de quatre feuillets recto verso et d'une enveloppe, le tout avec divers textes et trois photographies. La première figure une route déserte et enneigée au bord de laquelle un panneau menace d'une traversée d'ours polaire commentée de ce panonceau : « Même pas peur » ; sur la deuxième, au bord d'une route sinueuse mouillée de pluie serpentant étroitement en surplomb de ravin, un panneau portant le même panonceau que le précédent avertit cette fois d'une peau de banane ; sur la troisième enfin, comme sur l'enveloppe de l'ensemble dont nous reproduisons ci-dessous le recto², une route envahie de brouillard s'enfonce dans un bois désert, tandis qu'un panneau enjoint de prendre garde aux fantômes, toujours avec le même panonceau.

L'HIVER NE VOUS FERA PAS DE CADEAU.
VOTRE RÉPARATEUR AGRÉÉ SI.



Chaque photographie a son propre slogan. Les deux derniers du dépliant anaphorisent en l'éliquant la construction complète du premier :

- (1) « Cet hiver, êtes-vous prêt à affronter les conditions les plus extrêmes ? »
- (2) « ... à déjouer les revêtements les plus glissants ? »
- (3) « ... à défier les intempéries les plus angoissantes ? »

² Je remercie le service de la Communication de Fiat, et spécialement le marketing Après-Vente, de m'autoriser à reproduire cette image.

La typographie joue, comme celle de l'enveloppe, de l'opposition de couleurs noir / bleu, le bleu y étant réservé au syntagme nominal objet, qui ne tient pas toujours sur la seconde ligne. Sur l'enveloppe en revanche le slogan est composé de deux énoncés distincts bien repérables :

(4) « L'hiver ne vous fera pas de cadeau. Votre réparateur agréé si ».

Il s'agit d'un message monocanal mais polysémiotique. On peut y repérer trois codes : 1° celui, arbitraire, de la langue française ; 2° celui, motivé, des images, présent ici sous deux variantes, photographique et pictogrammatique ; 3° un système sémiotiquement mixte, partie motivé et partie arbitraire, celui des signaux du code de la route que parodie le panneau inventé de l'image.

Notre question est la suivante : dans ce message polysémiotique, qu'est-ce qui est montré ? qu'est-ce qui est dit ? qu'est-ce qui est prédiqué ?

3. DÉLIMITATION DE LA PRÉDICTION

Approchons d'abord la prédication de la manière la plus générale possible, puisque nous avons affaire à un message polysémiotique.

Hébert définit la prédication comme « le fait de donner une caractéristique à un objet » avec des exemples linguistiques mais sans se limiter expressément à eux. Ses exemples sont du reste narrativisés et ne reproduisent aucun discours particulier : « Marie trouvera André gentil alors qu'Antoine le trouvera méchant » (2013 : 35).

Deux évidences essentielles : premièrement, l'attribution d'une propriété (gentil, méchant) à un objet (André) a besoin d'un foyer de point de vue (ce sont Marie et Antoine) ; deuxièmement et surtout, la manifestation discursive particulière que prendra la prédication est à ce niveau secondaire. Quels sont les mots ou les images qui nous ont permis de nous représenter les points de vue de Marie et d'Antoine ? Qu'importe.

Laissons de côté pour une autre recherche le versant « foyer de point de vue », et penchons-nous sur l'association fondamentale d'un objet et d'une propriété ou, pour être encore plus général, d'un x et d'un y .

3.1. Une association de propriétés

La distinction entre les objets et les propriétés, équivalents logiques de formules que les premiers vérifieraient ou non, n'est qu'une commodité. À proprement parler et contrairement à ce que suggère la distinction entre sujet et prédicat, il n'y a d'objet dans aucun message, mais uniquement des propriétés, tout message n'étant constitué que de signes (linguistiques ou non). En ce qui concerne le mot, on se rangera aux côtés de Le Guern pour considérer que, distincts en cela de ce que s'efforcent d'exprimer les terminologies, les mots de la langue ne renvoient pas à des classes d'objets mais à des ensembles de propriétés « qu'il sera possible de retrouver sur des

objets du monde qui appartiennent à des domaines d'expérience éloignés les uns des autres » (2003 : 26).

Ne fournissant qu'une liste de critères rendant possible la construction d'ensembles, les lexèmes sont donc logiquement des fonctions ($f(x)$), non des variables (x). On y distinguera deux opérations, l'une sémiotique au sens de Benveniste (1974 : 44-66), qui définit f , l'autre sémantique, consistant à intégrer dans les fonctions des correspondants référentiels en leur associant des x .

Cette hypothèse qu'il y a deux niveaux d'analyse peut-elle être étendue de la langue à tous les systèmes de signes, iconique compris ? On peut en douter. Si pour la langue la prédication en discours est d'abord une opération pratiquée au niveau des signes, non à celui des objets, c'est parce que les mots catégorisent les objets que l'on désigne grâce à eux, ce qui implique l'arbitraire du signe – les liens de motivation directe sont issus de propriétés de référents, lesquels existent sous forme d'individus et non de classes. Lors de la mise en œuvre du système linguistique, la détermination règle de manière variable l'ampleur de l'extension en discours (c'est-à-dire, en termes guillaumiens, de l'extensité³) à partir d'une intension définie par le code. L'image au contraire, sans code préalable parce que fortement motivée, ne met pas en œuvre de signes prédéfinis et il est vain par conséquent de chercher à y distinguer extension en discours et extension hors discours. Donc : dans les messages linguistiques, la prédication n'a qu'en second lieu des répercussions interprétatives sur le niveau des objets, par incarnation sémantique des instructions sémiotiques⁴ ; les messages iconiques ne permettent pas cette distinction. Pour les énoncés linguistiques nous avons affaire avec la prédication à une association entre des abstractions, lesquelles seront diversement déterminées : 12 cas en français selon Wilmet (1997 : 524). Mais les images photographiques sont incapables de présenter des abstractions, *a fortiori* des propriétés seules. On y trouve principalement de la « prédication interne » (Kerbrat-Orecchioni 1979).

Finissons de tracer des limites générales autour de la prédication. Tout n'en relève pas. On peut identifier une frontière en deçà, et au delà de la prédication.

³ La distinction *extension / extensité* ne revient pas vraiment à la distinction *référence virtuelle / référence actuelle*. En effet *stricto sensu* il n'y a de référence que dans la parole, c'est-à-dire pas de référence, fût-elle virtuelle, sans actualisation. L'empan maximal de référence est atteint dans l'extensité générique, laquelle actualise si l'on veut une extension (par définition virtuelle) en accolant dans un message un déterminant générique.

⁴ Telle est exactement l'idée développée par Benveniste (1974) lorsqu'il distingue les niveaux qu'il appelle « sémiotique » et « sémantique ».

3.2. Limites inférieure et supérieure

Traditionnellement, la limite inférieure est celle de la détermination, quand la propriété « modifie l'extension » de ce qu'elle caractérise ou, pour les guillaumiens qui font cette distinction, en modifie « l'extensité ou l'extension » (Wilmet 1997 : 109). Cette distinction est cruciale. Il s'agit pour l'extensité de l'ensemble des référents auxquels une unité s'applique en discours, dans tel ou tel message particulier ; et pour l'extension de l'ensemble des référents auxquels une unité est susceptible de s'appliquer. L'extensité peut être équivalente à l'extension dans le cas de phrases génériques comme *la musique est un art majeur* (exemple de Neveu 2004 : 128).

Dans le dépliant Fiat « les plus angoissantes » (slogan n°3) détermine « les intempéries », puisque les référents visés par le syntagme au complet forment un ensemble plus réduit que n'est l'extensité maximale (égale à l'extension) de « les intempéries ». Par contre « [prêt] à défier les intempéries les plus angoissantes » laisse intact l'empan référentiel de « vous », qu'il caractérise : c'est une prédication.

Dans le slogan figurant sur l'enveloppe c'est un peu plus complexe : « le » détermine « hiver » mais c'est une loi de pertinence qu'il faut faire intervenir pour déterminer que l'hiver singulier ne peut être que celui que vit en 2013 le destinataire, et ceux qu'il aura à vivre ensuite au volant de sa Fiat. Mais une fois repéré quel est cet hiver, le fait qu'il fasse ou non des cadeaux ne change rien à son identification. Le comportement qui lui est refusé, et qui est attribué au réparateur, l'est sous le régime de la prédication.

Quant à la limite supérieure, on peut la trouver dans les relations syntagmatiques qui ne relèvent pas de l'association de propriétés, comme la coordination et la juxtaposition (non parataxique). Par exemple, dans l'annonce Fiat, la propriété d'être triangle n'est pas associée à la représentation donnée de la route ni des arbres, ni à l'atmosphère brumeuse, ni au fantôme de drap figuré par le pictogramme mais, tout comme celle d'être rouge, elle l'est au panneau de danger. La propriété d'être un phénomène météorologique est associée au mot « intempéries » du 3^e slogan et à l'image du brouillard, mais pas au mot « peur ». C'est une frontière floue, parce que la propagation de propriétés va très souvent bien au-delà de ce qui est syntagmatiquement prescrit (du fait du mot « peur » et des arbres dénudés le brouillard peut être perçu comme angoissant et propice à la survie des spectres).

3.3. Quatre sortes de prédication

On se servira de deux axes discriminatoires : prédication explicite *vs* implicite, et prédication externe *vs* interne. Entendons par le premier de ces deux axes le statut sémiotique de la prédication (sa face signifiée a-t-elle ou non une face signifiante qui lui appartient en propre ?) et par le second le fait

que la propriété prédiquée ait une expression distincte de celle de son support ou que l'expression soit au contraire en propriété commune⁵. Soit :

En langage verbal, une propriété peut être associée à un objet de deux façons :

- explicite et externe (à la mention de l'objet lui-même) : l'opération prédicative se formule sur le mode « x est p » ;
- implicite et interne, par le biais de l'actualisation sémique. C'est ainsi qu'une phrase telle que « la chaise était rouge » signifie : l'objet en question, qui était inanimé, matériel, construit tout exprès pour qu'une seule personne puisse s'y asseoir, qui possédait un dossier, des pieds, mais pas d'accoudoirs (prédication implicite et interne), avait en outre la propriété (prédication explicite et externe) d'être rouge (Kerbrat-Orecchioni 1979 : 198).

Mais il en va tout autrement pour l'image, d'où la nécessité de dissocier les deux axes, qui se recourent selon l'auteure pour le langage verbal. Ainsi :

- Le langage visuel ignore la prédication externe ; les propriétés des objets sont nécessairement toutes incluses dans sa représentation, sans pouvoir faire l'objet d'un acte discursif autonome.
- Mais ces informations (toujours internes donc) peuvent relever selon les cas d'une formulation explicite ou implicite. Car parmi les propriétés pertinentes d'un objet, celles qui sont de nature visuelle sont seules susceptibles d'une représentation signifiante, les autres étant inférées des premières, une fois identifié l'objet dénoté grâce à notre « compétence encyclopédique » globale. La classe des petits pois, remarque Magritte, se définit par un certain nombre de propriétés visibles, mais aussi par des propriétés invisibles (gustatives, tactiles...). Or rien ne dit que ces propriétés invisibles, dont la formulation, donc, reste implicite, ne soient pas susceptibles d'assurer à elles seules [une] opération de transfert métaphorique (*ibid.* 198-199).

Le cas qui n'existerait ni à l'image ni dans les énoncés linguistiques, c'est celui de la prédication implicite et externe – mais n'en demandons pas trop à un texte ancien de plus de trente ans, écrit avant que l'implicite ne devienne en sciences du langage un terrain de recherche à part entière : il est fort possible que l'auteure, par ailleurs spécialiste de cette question, ait révisé ses positions sur ce point. Nous admettons quant à nous le cas de la prédication externe implicite pour la langue et pour l'image.

En ce qui concerne les énoncés linguistiques, la propagation de propriétés que la sémantique différentielle dénomme afférence contextuelle (Rastier 1987) relève de la prédication implicite externe ; ici le syntagme « l'hiver », en position agentive, se voit affecter le trait [animé], c'est-à-dire qu'il est

⁵ Il ne s'agit donc pas de l'opposition entre prédication « intérieure » et prédication « extérieure » utilisée par Wilmet (1997 : 230) pour séparer ce qui se passe à l'intérieur du syntagme nominal de ce qui se passe à l'extérieur, une telle question n'ayant d'ailleurs aucun sens hors de l'analyse d'énoncés linguistiques.

personnifié (ce que confirme le fait que l'antithèse le mette sur le même plan que « votre réparateur »). Il en est de même des inférences reposant sur des lois de discours (Kerbrat-Orecchioni 1986, *passim*) ou des conclusions implicites reposant sur des topoï (Anscombe 1991). Les afférences socialement normées étant quant à elles implicites et internes au même titre que les sèmes.

En ce qui concerne les images, les créditer d'un niveau sémantique qui permet d'y identifier des propriétés sémantiques et des isotopies revient *ipso facto* à admettre en elles des mécanismes de propagation de propriétés analogues à l'afférence linguistique, c'est-à-dire implicites et externes. Sans rechercher l'exhaustivité, illustrons ces quatre cas à l'aide de notre annonce en choisissant les exemples les plus simples :

- prédication interne implicite : le brouillard est un phénomène météorologique, ou encore la « peur » est une émotion ;
- prédication interne explicite : la ligne continue est blanche ;
- prédication externe implicite : personnification métaphorique de l'hiver ;
- prédication externe explicite : le réparateur agréé fera des cadeaux.

À l'instar de Kerbrat-Orecchioni on n'envisage pas de prédication interne explicite pour le texte, en raison du principe d'arbitraire qui régit généralement pour la langue les appariements de signifiants et de signifiés ; ni bien sûr de prédication externe explicite pour l'image. En revanche la prédication externe implicite pour l'image, elle, nous semble possible, notamment du fait de la perméabilité de l'image au texte (le brouillard est effrayant) – relation dite d'« ancrage » par Barthes (1964).

4. NATURE DE LA PRÉDICTION

Voyons à présent les caractéristiques de la prédication dans tous les cas. Nous dirons que la prédication est à la fois binaire, codée ou non codée et de niveau élémentaire (ce dernier point ne contredit pas le premier).

4.1. Caractère binaire de la prédication

Le prototype de la prédication, qu'elle soit externe ou interne, explicite ou implicite, est de forme $x \text{ est } p$, où la copule *est* unit deux éléments x et y , le sujet et le prédicat, logiquement distincts, dont le second est jugé d'une manière ou d'une autre plus fondamental sur le plan de l'apport sémantique (thème / rhème, topique / commentaire, actant / prédicat) :

Dans le domaine linguistique, la prédication peut être définie comme une opération de construction de la phrase consistant à mettre en relation deux éléments dont le rôle grammatical est nettement distinct : d'une part, un constituant en position de sujet (ex. *Juliette court acheter le journal*), d'autre part, un constituant en position de prédicat (*Juliette court acheter le journal*). (Neveu 2004 : 240, italiques et soulignements de l'auteur)

La binarité est une forme *a priori* qui n'est pas toujours aussi transparente dans les énoncés qu'elle l'est dans des exemples canoniques du type *la chaise est rouge*, qui expriment la copule, ou dans celui de Neveu qui énonce un comportement mais conserve une structure positive SN/SV. Nous passons de quatre unités linguistiques à deux unités logiques dans le cas de *la chaise est rouge* et de cinq à deux dans l'exemple de Neveu.

L'annonce que nous étudions est encore plus éloignée du canon : elle comporte un énoncé développé et négatif (« L'hiver ne vous fera pas de cadeau »), un énoncé anaphorique (« Votre réparateur agréé si ») et un énoncé négatif et elliptique (« Même pas peur », cas de « rhème sans thème » : Wilmet 1997 : 498). La binarité prédicative des énoncés s'exprime à la surface linguistique par des découpages 2 / 6 (où 6 correspond à 2 + 4 avec un 2 discontinu), 3 / 1 (avec un 1 anaphorique, « si », correspondant à 4, « vous fera un cadeau ») et \emptyset / 3 (où le \emptyset correspondant au thème fait appel à la situation d'énonciation qui permet de penser que c'est l'automobiliste-destinataire qui est censé déclarer pas avoir peur). Soit, en soulignant les prédicats à la manière de Neveu :

L'hiver ne vous fera pas de cadeau (2 / 6).

Votre réparateur agréé si (3 / 1).

Même pas Peur (\emptyset / 3).

L'image photographique, tout comme les énoncés linguistiques, concacène des unités en nombre aléatoire, mais le fait quant à elle sans lien syntaxique. Les prédications internes sont juxtaposées les unes aux autres sans que l'image ne les organise ni ne détermine leur inventaire. Une binarité prédicative comme en supposent des paraphrases telles que /la route est lugubre/ n'est qu'un placage qui montre que l'image est suffisamment plastique pour s'adapter à des formes qui ne la reflètent pas. Rien n'impose de décrire une image à coups de prédications externes mais c'est possible.

Ce sont donc deux objets qui sont reliés par la prédication externe. Quels sont-ils ? C'est exactement un ensemble de propriétés qui est relié à un autre. Pour des exemples canoniques comme *la chaise est rouge*, dans le cas d'énoncés linguistiques, c'est selon une sémantique différentielle (Rastier 1987) le sémème 'chaise' qui est relié au sémème 'rouge'. Or ces sémèmes se décomposent en traits sémantiques ou sèmes, disons [concret] [pour s'asseoir] [individuel] [avec dossier] [sans bras] pour le premier et [concret] [chromatique] [de la couleur du sang] pour le second⁶. En unissant 'chaise' à 'rouge'⁷ la copule relie non une propriété à une autre mais le premier groupe

⁶ Ceci est purement indicatif, on ne prétend pas ici promouvoir une analyse.

⁷ C'est un problème que de trouver une notation pour les unités purement sémantiques, qu'il faut envisager délestées de leur face signifiante quand elles en ont une (sémèmes et prédication) et que le métalangage doit pourtant manifester par des signifiants, même quand elles en sont par hypothèse dépourvues (sèmes). La notation du sémème entre guillemets simples correspond à l'usage de Rastier. Par contre, nous notons le sème entre

au second. On obtient une unité sémantique de rang supérieur, qui n'est ni un sème (unité simple) ni un sémème (unité complexe) mais une association de deux complexes. Nous la noterons entre barres obliques : /la chaise est rouge/.

Prédiquer /l'hiver ne vous fera pas de cadeau/ c'est nier que la catégorie délimitée par des propriétés comme [météorologique] [durée] [saisonnier] [froid] puisse être associée à un comportement [agentif] [futur] [favorable] envers un bénéficiaire [humain] [correspondant au destinataire de discours]. Prédiquer /votre réparateur agréé si/, c'est au contraire l'associer à la catégorie [humain] [spécialiste reconnu des voitures] [choisi par le destinataire]. Enfin, prédiquer /même pas peur/ c'est dire du destinataire, ou proposer à celui-ci de dire de lui-même, qu'il aura dorénavant tous les courages bien à l'abri dans sa Fiat en niant s'associer à une [émotion] [dysphorique] [face à une menace ou un danger]⁸. Ajoutons que les prédications ainsi reconstituées ne sont pas le tout de l'analyse sémantique : même si elles étaient caractérisées de manière moins simpliste que ce que nous venons de faire, nous resterions très loin de la fanfaronnade ludique que l'expression stéréotypée « même pas peur »⁹ propose dialogiquement au destinataire du prospectus (il faut passer le relais à d'autres analyses, énonciative, pragmatique, rhétorique).

4.2. Caractère codé ou non codé des prédications

Complexe, la prédication externe est aussi une pure unité de discours : même s'il y a des associations stéréotypées, les prédications externes ne sont pas codées en langue. Mais, en langue toujours, les prédications internes le sont.

Ce caractère codé / non codé lié à l'opposition interne / externe des prédications est couramment admis, en dehors même de la linguistique. On rencontre ainsi la distinction en philosophie comme équivalent d'une opposition entre « encodage » et « exemplification » (Jacob 2004 : 62-63). Une unité est dite encoder une propriété quand la possession de cette propriété est déductible de son sens ; mais il ne s'ensuit pas que cette unité existe. En revanche, une unité est dite exemplifier une propriété lorsque son existence

crochets pour réserver les barres obliques à la notation des unités de rang au moins propositionnel, comme les prédications. Nous nous y tiendrons pour les paraphrases de points de vue et d'actes de langage.

⁸ *Petit Robert*, article *peur* : « Phénomène psychologique de caractère affectif marqué, qui accompagne la prise de conscience d'un danger réel ou imaginé, d'une menace ». Toute analyse en traits de sens demande une étude minutieuse des systèmes lexicaux en langue et des réseaux de sens en discours. Nous en sommes conscient mais ne pouvons détailler ici de semblables monographies. On voit en revanche, ce qui est essentiel pour notre propos, que les prédications sont des unités sémantiques d'une grande complexité.

⁹ 925000 résultats sur Google dans une recherche avec guillemets, la grande majorité des résultats concernant les trois mots comme énoncé complet.

garantit celle de la propriété et qu'elle l'illustre : « Sherlock Holmes est dit encoder mais non exemplifier les propriétés d'être un brillant détective et de vivre à Londres » (*ibid.*), ce qui signifie que « ces propriétés peuvent lui être attribuées sur le mode interne, mais non externe » (*ibid.*).

En linguistique, hormis chez Kerbrat-Orecchioni, l'opposition entre prédication interne et externe à l'unité considérée se rencontre rarement. Wilmet ne fait qu'une brève allusion à la prédication interne avec un sens sensiblement différent et pour l'éconduire aussitôt :

[Gustave Guillaume faisait] de l'article un *support* pour l'*apport* du nom : *le chien* = « le qui est chien », etc. Cette vieille théorie (elle redécouvre la prédication interne des logiciens : [...] *un Chinois* = « un *x* qui est Chinois ») mélange la détermination avec la prédication et dilapide l'unité des accompagnateurs du nom (1997 : 90).

Mais par prédication interne on peut entendre tout autre chose, sans confusion avec la prédication : non que *le chien* équivaille à *le qui est chien*, mais que tout chien soit [vivant], [animal], [mammifère], [quadrupède], [domestique] [canin]¹⁰. En somme il s'agit d'un cas particulier de ce que l'on nomme les présupposés lexicaux (Kerbrat-Orecchioni 1980) : tout emploi de mot pour désigner un *x* véhicule autant de prédications sur cet *x* qu'il y a de sèmes dans ce mot ou plus précisément, dans son sémème. Les « parties de langue » dites « prédicatives » (Moignet 1981), c'est-à-dire le substantif, l'adjectif, le verbe et l'adverbe, le sont parce qu'elles font du fait de leur sens même un certain nombre de prédications – internes, donc.

Dans le cas de l'image photographique par contre, parce qu'elles sont analogiques, les unités peuvent être des hapax : la prédication explicite interne est discursive et tient davantage de l'exemplification que de la codification. Car même si les progrès de l'image numérique font qu'une image n'est pas garante de l'existence de ses référents, même si le cinéma a associé de longue date l'image et la fiction, il n'en demeure pas moins qu'intrinsèquement l'image photographique produit un effet d'authenticité, sans doute moins du fait qu'elle est analogique que du fait qu'elle procède d'un enregistrement¹¹ (en termes peirciens, c'est un indice – Peirce 1978). De manière comparable, Barthes (1964) disait de la photographie qu'elle signifiait un *ayant-été-là*. Son pouvoir d'attestation envers des référents qu'on ne peut confondre avec d'autres même s'ils leur ressemblent de très près, ou qui sont peut-être inédits, l'emporte sur le répertoire d'images qu'elle évoque nécessairement, au même titre que tout énoncé en évoque une collection d'autres.

¹⁰ « Canin » résumant ici non sans maladresse la différence multi-facteurs (cri spécifique, aspect général, comportement, odeur...) qu'on fait entre les chiens et les chats.

¹¹ De ce fait, l'article 38 *ter* de la loi sur la liberté de la presse n'autorise en France dans les tribunaux aucun film ni aucune photographie, d'où le recours par les médias à des croquis d'audience.

Car, c'est un point qu'il convient immédiatement d'aborder pour compenser le premier, l'image évoque un répertoire d'images. Ce bois aux arbres dénudés qui se perdent dans le brouillard, ne l'a-t-on pas vu camper des ambiances lugubres, lui ou un bois très semblable, dans des tableaux, des dessins humoristiques, des dessins animés, des films, des clips, ou d'autres publicités ? Le bois hivernal et brumeux est un cliché du décor des événements spectraux. La propagation connotative, c'est-à-dire la prédication externe implicite, de la propriété [lugubre] ne se ferait pas si efficacement si l'image n'était pas, au sens stéréotypique du terme, un cliché. On retrouve l'idée de Barthes qui disait de l'image publicitaire qu'elle était emphatique, ce en quoi il voyait une facilité pour le sémiologue. En effet qui dit stéréotype dit code. Mais contrairement à celui de la langue les codes de connotation, car c'est de cela qu'il s'agit, sont hétérogènes, erratiques, fragmentaires, et à vrai dire nullement réservés à l'image. Ils pénètrent aussi bien la langue. En d'autres termes les poncifs sont transversaux aux systèmes sémiotiques. Et, plus important, la prédication qu'ils délivrent n'est pas toujours associée à la présence de l'unité porteuse, comme c'est le cas pour les sèmes des mots¹², mais sensible au contexte : le même bois hivernal et brumeux, qui est [lugubre] en présence d'un pictogramme menaçant de la présence de fantômes, ne serait qu'[importun] dans un bulletin météorologique local (/vous ne pourrez pas regagner à toute vitesse votre domicile ou votre lieu de travail/). Dans les termes évoqués plus haut, la publicité Fiat offre un cas de prédication par codification, tandis que le bulletin météorologique illustrerait, lui, l'exemplification.

Semblablement, la prédication interne implicite à l'image reposerait elle aussi sur un stéréotype qui, à force qu'on rencontre du brouillard dans la réalité et les discours, a des chances d'être commun. La prédication interne explicite à l'image, enfin, dépend de la représentation plastique qui est donnée des objets : elle est en partie singulière, alors que la prédication interne implicite est encyclopédique.

Récapitulons. Pour la langue, prédication interne implicite codée et prédication externe explicite non codée ; pour l'image, prédication interne explicite non codée et prédication interne implicite reposant sur un savoir collectif assimilable à un code ; pour les deux, prédication externe implicite pouvant reposer sur des codes de connotation transversaux.

Le pictogramme du code de la route, entre les deux extrêmes de la langue et de la photographie, demande une analyse plus minutieuse, et pour la binarité des prédictions, et pour leur caractère codé.

¹² Dont Rastier dit toutefois qu'il n'en est pas un qui ne soit susceptible d'être suspendu dans tel ou tel discours, ce qui revient à restreindre l'idée de code.

4.3. Le cas particulier du panneau de danger

Dans une étude pionnière, Mounin (1970) a décrit au sein du système des panneaux routiers les panneaux de danger comme des messages prédictifs constitués exclusivement du prédicat¹³, le sujet demeurant implicite : la prédication est bien binaire, mais avec d'un côté un élément non exprimé, de l'autre un élément composite.

Deux autres solutions descriptives sont possibles : sans supposer d'élément \emptyset et en organisant en message les seules unités exprimées, on peut attribuer les rôles de sujet et de prédicat à l'un ou à l'autre des deux éléments fournis par le triangle rouge et le pictogramme, soit /un danger potentiel réside dans la présence de fantômes/ (triangle sujet, pictogramme prédicat), soit /la présence potentielle de fantômes est dangereuse/ (pictogramme sujet, triangle prédicat). Sur quel critère se fonder ?

Les rapports exprimés sont purement spatiaux : le triangle est figure englobante et le pictogramme figure englobée. Ces rapports d'englobant à englobé sont indéterminés quant à une hiérarchie sujet / prédicat et se prêtent également bien aux deux analyses. Tout au plus pourrait-on faire du pictogramme le thème en raison de son caractère figuratif qui le rend porteur d'informations plus détaillées que le triangle, si l'on admet que les généralités sont plus typiques des propriétés que des objets et que les propriétés sont plus aptes à fournir des prédicats que des sujets (mais on voit bien que chaque pas de cette analyse se fonde sur des préjugés discutables).

L'analyse de Mounin propose une troisième voie en envisageant le panneau comme on pourrait envisager une phrase nominale telle que *danger de fantômes* : *fantômes* y détermine *danger*, et l'ensemble forme un seul élément de la prédication dont l'autre est éludé. Pour fixer les idées, on pourrait paraphraser le panneau par /[ce que vous allez rencontrer ici est] un risque de fantômes/. Le thème peut sans aucun problème être passé sous silence parce qu'il est commun à tous les panneaux du système, qui annoncent quelque chose que l'automobiliste qui poursuit sa route va rencontrer à proximité immédiate. Les seules traces actives de ce présupposé de la communication routière sont les emplacements différents des panneaux et l'ensemble de ce qui contribue à les rendre visibles dans telle ou telle situation : leur taille, leur dégagement, la netteté des contours, la force des contrastes et le poteau qui les élève à hauteur d'œil.

Du point de vue des codes impliqués, on remarquera que le système des panneaux routiers est composite, et que le panneau inventé pour l'annonce Fiat est hétérogène comme le sont presque tous les panneaux réels de ce système. Il comporte des éléments linguistiques (panneau « Même pas peur ») et des éléments iconiques, les uns arbitraires et du côté d'une

¹³ Et précisément : prédicat + expansion du prédicat (1970 : 164).

codification forte (triangle rouge signifiant un danger), les autres motivés directement et du côté d'une codification faible (dessin stylisé du fantôme).

La relation entre le signifiant triangle rouge et son signifié de mise en garde est stipulatoire et institutionnelle, c'est un fait de code, symbolique au sens de Peirce (1978), typique des signes extrinsèques au sens de Mounin (1970), immotivé ou arbitraire au sens de Saussure (1972). La ressemblance avec le code linguistique s'arrête là.

Pour ce qui nous préoccupe, on ne sait pas si on a affaire à une unité du rang du sémème, 'mise en garde', ou de la prédication, /prenez garde/ : rien dans le matériel signifiant ne permet de faire la distinction entre ces deux types d'unité. La signification est codée mais non son caractère prédicatif ou non prédicatif.

La même remarque peut être faite sur le pictogramme de fantôme, motivé quant à lui et donc intrinsèquement disert sur son sens (on voit une [forme verticale à sommet ovoïde] matérialisée par un [drap blanc ondulé] [troué de deux formes ovales identiques et côte à côte] en lesquelles on reconnaît l'emplacement pour les yeux) mais muet sur le rang de l'unité qu'il figure. Est-elle prédicative ou non ? Deux paraphrases sont possibles dont aucune ne s'impose plus que l'autre : 'fantôme' ou /il y a un fantôme/.

Mounin fait des pictogrammes routiers des « unités-messages », ce qui revient à considérer qu'il y a un seul message à la fois, et non plusieurs messages ; partant, une seule prédication globale obtenue à l'aide de toutes les unités présentes plus une qui est élidée, et non plusieurs avec autant d'unités élidées que de prédictions. Ce qui est sûr par conséquent, c'est que l'interprétation des panneaux – et plus généralement celle de tous les ensembles de signes, qu'ils soient image ou énoncé – comme étant des *messages* requiert une *paraphrase prédicative* : la prédication externe s'avère un élément fondamental de la communication. Pour autant, elle ne se marque pas dans tous les systèmes sémiotiques. La langue permet de la marquer, sans l'exiger toujours. C'est ainsi que les prédictions dites « incomplètes » sont ramenées à son modèle (Wilmet 1997 : 497-499). Mais la photographie et les panneaux routiers ne le permettent pas.

Peuvent être ainsi codés, pour la prédication :

– le statut prédicatif, dans la langue exclusivement, en particulier par la disjonction en deux éléments et la présence d'une unité à fonction de copule (verbe *être* et assimilables ou désinences verbales) : la langue permet d'encoder ce statut, les images non, pas plus que les systèmes composites comme celui des panneaux routiers ;

– la teneur prédicative, dans la langue toujours, et pour la prédication interne seule. Dans aucun des systèmes que nous avons envisagés la

prédication externe n'est codée¹⁴ : elle est syntagmatiquement libre, la contrainte étant paradigmatique ; la prédication interne, en revanche, dans la langue est codée (et le système étant arbitraire les prédications internes sont *ipso facto* implicites), mais dans l'image est, pour ce qui est des prédications explicites, libre, et pour ce qui est des prédications implicites, régie par le référent ou plus généralement par des codes de connotation fragmentaires et transversaux aux systèmes.

4.4. Caractère élémentaire de la prédication

Si la prédication est une unité complexe dont les éléments sont eux-mêmes complexes, en quoi peut-elle être élémentaire ?

Bien sûr la prédication n'est pas indécomposable. Mais elle est dans certaines modélisations polyphoniques, ou argumentatives, ou pragmatiques, une sorte de primitive : la variable *p*, proposition ou contenu propositionnel. Et comme on vient de le rappeler la prédication est requise dans les paraphrases de messages. Nous dirons que la prédication est l'unité primitive de la communication.

On trouve ainsi le *p* de « proposition »¹⁵ parmi les éléments constitutifs des actes de langage dans les analyses de Searle (1982 : 51-60) qui dotent d'un tel contenu non seulement ce qu'elles appellent les assertifs, mais les directifs, les promissifs, les expressifs et les déclaratifs¹⁶ ; dans les analyses topiques issues de Ducrot (les topoï de forme <+p, +q> unissent en fait deux prédications, ainsi dans l'exemple des plus canoniques <plus il fait beau, plus il est agréable de se promener>, voir Ducrot 1995) ; dans les « points de vue » des analyses polyphoniques, par exemple chez les polyphonistes scandinaves qui font, sans guère l'explicitier, de la proposition l'une des trois composantes élémentaires du « point de vue » (pdv), avec la source et le jugement (Nølke *et al.* 2004, Nølke 2010) :

Dans le cadre de la ScaPoLine, nous avons proposé une définition générale des pdv selon laquelle leur forme générale est

(7) [X] (JUGE (p))

où *X* symbolise la source, *JUGE* le jugement et *p* le contenu (2004 : 26).

Avec une telle définition qui met un ingrédient prédicatif¹⁷ au cœur du sens de toute unité discursive, on est évidemment bien embêté dès qu'il

¹⁴ Être exprimée, ce n'est pas être codée. Les prédications externes sont exprimées linguistiquement mais seule une petite partie d'entre elles – les « routines » – peut être dite appartenir au code de la langue.

¹⁵ Plutôt que de « prédication », ce qui poserait aussi bien les mêmes problèmes.

¹⁶ En d'autres termes : aucun acte de langage n'échappe à la prédication.

¹⁷ Dans ces formules très abstraites, contrairement à ce qui se passe avec des formes réelles qui font bien vite apparaître le problème, il n'y a pas de différence entre « prédicatif » et « propositionnel ».

s'agit de traduire en points de vue des discours non assertifs, tout comme on l'est avec le modèle de Searle dès qu'on veut expliciter le contenu propositionnel de tous les actes de langage.

La partie linguistique de notre publicité n'offre pas d'exemple de discours non-assertifs. Le panneau de danger en revanche est une sorte de conseil ou de mise en garde, à mi-chemin entre un assertif et un directif, ou plutôt un combiné des deux. Si la partie informative est facile à paraphraser en prédication (/il peut y avoir des fantômes/) ce n'est pas le cas de la partie directive (? /le destinataire du message est incité à la vigilance/), compte tenu en outre du fait que toute tentative de traduire un directif en termes prédicatifs méconnaît sa partie proprement directive. Il y a dans les actes de langage quelque chose qui échappe à la prédication, ce qui est normal puisqu'il s'agit de la partie *montrée*, c'est-à-dire en termes wittgensteiniens non *dite*, *a fortiori* non *prédiquée*.

Les négations du texte de notre prospectus fournissent un autre exemple de choix. La question est de savoir si les prédications dites négatives sont en fait de véritables attributions de prédicats négatifs à des sujets, ou doivent être considérées comme la négation de l'attribution d'une propriété positive. Ce point ouvre sur un débat immense, l'étude de la négation formant un domaine de recherche à soi seul. On se contentera ici de l'effleurer et de pointer l'absence de correspondance simple entre les formes d'énoncé et les formes de jugement qu'on peut corrélérer à cet énoncé.

De la position adoptée vis-à-vis de la négation dépend le caractère élémentaire ou non élémentaire de la prédication. Pour Wilmet la « prédication négative » est un objet élémentaire qui ne correspond pas à la négation d'une prédication positive :

Apparente ou secrète, la prédication première est (1) portée par ses termes ou expliquée (2) porteuse de ses termes ou impliquée (3) de signe (+) ou positive (4) de signe (-) ou *négative* (1997 : 491)¹⁸.

Chez les polyphonistes la prédication positive est au contraire, dans la lignée de Bergson, l'élément simple à partir duquel sont bâtis les points de vue complexes, qui ne sont pas autre chose que le point de vue de base révisé par des jugements et dont la source peut se démarquer du locuteur de l'énoncé, source par défaut. Pour une analyse de ce type la prédication de « l'hiver ne vous fera pas de cadeau » n'est pas première, mais seconde : elle est construite à partir de /l'hiver vous fera un cadeau/, prédication fondamentale. Il peut donc y avoir, comme en un modèle génératif, des prédications de surface et des prédications en structure profonde. Mais pour les images ce n'est pas le cas. On ne connaît pas de négation en photographie.

¹⁸ Voir aussi p. 629 : la négation s'applique aux prédications expliquées ou impliquées (ce qui tendrait à suggérer qu'elle a un caractère second), mais aussi « en dehors de toute prédication » (en ce cas elle est forcément primitive).

Quant aux panneaux de signalisation routière et aux autres systèmes de pictogrammes, à côté de la biffure (barre transversale) qui n'équivaut pas à un signe de négation¹⁹, on ne trouve guère comme exemple de contenu à teneur linguistiquement négative que le cercle rouge de l'interdiction qui, même si on peut le paraphraser dans tous les cas par /ne pas faire X/, représente une défense exprimée de manière directe et tout aussi positive que les prescriptions (cercle bleu).

5. À LA SOURCE DES PRÉDICATIONS : DIRE ET MONTRER

Occupons-nous à présent de ce qui échappe à la prédication – c'est-à-dire, nous y avons fait rapidement allusion ci-dessus, de ce qui est *montré* – et aussi, du même coup, de ce qui la sous-tend.

Cette petite investigation dans les profondeurs du sens nous conduit en effet aux concepts wittgensteiniens de *dire* et de *montrer*, qui sont les deux modes fondamentaux de la manifestation sémiotique du sens. Toujours avec notre exemple en main, essayons de voir comment s'organise le système de concepts formé par la triade *dire / montrer / prédiquer* afin d'essayer de jeter pour finir quelque lumière sur la prédication. Voyons d'abord les deux concepts, puis confrontons-les à celui de prédication.

5.1. L'opposition entre dire et montrer

Les verbes français *dire* et *montrer* correspondent dans une tradition de traduction consacrée, comme en anglais *say* and *show*, aux deux concepts de *sagen* et *zeigen* que Wittgenstein oppose dans le *Tractatus logico-philosophicus* et qui ont connu par la suite une grande fortune conceptuelle en dépit de la brièveté, sinon du laconisme, de l'exposé initial.

Les textes principaux sont ceux-ci (italiques de l'original)²⁰ :

4.021 – La proposition est une image de la réalité. Car je connais par elle la situation qu'elle présente, quand je comprends la proposition. Et je comprends la proposition sans que son sens m'ait été expliqué.

4.022 – La proposition *montre* son sens.

La proposition montre ce qu'il en est des états de chose *quand* elle est vraie. Et elle *dit* qu'il en est ainsi.

[...]

4.1211 – C'est ainsi que la proposition « fa » montre que dans son sens l'objet a apparaît ; les deux propositions « fa » et « ga » montrent que dans toutes les deux il est question du même objet a.

Si deux propositions sont contradictoires, leur structure le montre ; de même

¹⁹ Superposée à une silhouette de piéton à l'intérieur d'un cercle rouge elle ne signifie pas qu'il n'y a pas de piéton (négation de la silhouette) ou que les piétons ne sont pas interdits (négation du cercle) mais que les piétons sont en infraction.

²⁰ On cite ici la traduction de G.-G. Granger (1993, Gallimard).

si l'une est la conséquence de l'autre, etc.

4.1212 – Ce qui *peut* être montré ne *peut* être dit.

Dans cette opposition tout n'est pas clair pour nous. Mais nous comprenons au moins que ces deux opérations sont chez Wittgenstein à la fois exclusives (4.1212) et complémentaires (4.022) ; et qu'elles ne relèvent pas de deux langages distincts (par exemple le *dire* du côté du linguistique et le *montrer* du côté du non-linguistique) mais sont structurellement co-impliquées dans l'usage d'un même langage (4.022) : attendons-nous à trouver et du dire et du montrer autant dans les images que dans les textes. Tout fait de discours, au sens le plus large qu'on puisse donner à cette expression, implique toujours au moins deux opérations dont l'une est désignée comme *montrer* et l'autre comme *dire*. Enfin il apparaît que le montrer est une sorte de condition *a priori* du langage, lequel ne peut l'exprimer clairement en lui échappant :

4.121 – La proposition ne peut figurer la forme logique, elle en est le miroir.
[...] La proposition *montre* la forme logique de la réalité.

En linguistique, les utilisations contemporaines de l'opposition *dire / montrer* doivent beaucoup à Recanati (1979), qui reformule le couple en une opposition entre *texte* et *marge* en rapprochant leurs fonctionnements énonciatifs respectifs d'une distinction proposée par Port-Royal entre *incident* (du côté du *montrer*, et rapporté à des conditions de fonctionnement) et *principal* (du côté du *dire*, et supportant les jugements relatifs à la vérité) : un texte principal tel que « la terre est ronde » indiquera comme en sa marge, de manière incidente, « je soutiens cela » (1979 : 142).

De manière proche, certains ont vu dans la capacité à se prêter à la véridiction et dans la référence à un fonctionnement indexical la base de deux redéfinitions ultérieures de l'opposition, l'une proposant un critère permettant d'identifier le *dire* (Nølke), l'autre proposant un critère permettant d'identifier le *montrer* (Berrendonner). Ces deux définitions sont hétérogènes mais pas incompatibles et une vision d'ensemble sur l'opposition *dire / montrer* impose de les cumuler²¹.

5.2. Deux critères

Pour Nølke (2001), *dire* et *montrer* sont deux manières possibles de présenter un contenu entre lesquelles la différence peut être mise en lumière par des tests mettant en lumière la véridiction :

²¹ C'est une opposition très délicate que Wittgenstein expose très lapidairement dans le *Tractatus* et à laquelle il ne revient pas par la suite (les *Investigations* se contentent d'illustrer sans le redéfinir le *montrer* en multipliant les exemples empruntés à la géométrie). Pour plus de détails on peut se référer aux travaux d'explicitation réunis dans Chanay *et al.* (2013).

L'information est donc véhiculée à travers l'énonciation qui repose sur deux opérations énonciatives primitives : la *monstration* et la *véridiction*. La *véridiction* est une opération énonciative qui implique la notion de vérité. Une *véridiction* présente le contenu propositionnel comme susceptible d'être débattu. Il s'ensuit qu'un contenu présenté par le moyen de la *véridiction* pourra être nié, modalisé, etc. (2001 : 88).

Sont ainsi montrés les actes de parole, les interjections, les « adverbiaux de phrase »²², qui

ne peuvent jamais être soumis à la *véridiction*. C'est la raison pour laquelle ils ne supportent ni la négation ni la position comme focus d'une phrase clivée : **Pierre n'est pas heureusement revenu *Est-il heureusement que Pierre est revenu ?* Ce n'est que ce qui est soumis à la *véridiction* qui pourra être nié ou focalisé dans une structure clivée (*ibid.*).

La sensibilité à la *véridiction* est l'apanage du dit. Ce qui est considéré comme montré selon ce critère fait souvent consensus, dans les limites cependant de son application strictement linguistique localisée au rang de l'énoncé.

Quant à Berrendonner, en se fondant sur une conception fondamentalement gesticulatoire de l'énonciation, il hiérarchise les deux opérations énonciatives et ancre le *dire* dans le *montrer* :

Je propose donc d'admettre que la valeur primitivement « constative » ou « assertive » de tout énoncé est portée par l'acte locutoire d'actualisation de cet énoncé, considéré comme symptôme gestuel. [...] On rend compte ainsi du fait que l'« assertion » a un caractère symptomatique, qu'elle n'est pas de l'ordre du dit, mais du *montré*, de l'*exhibé* (1981 : 121).

Dans le discours il n'y a pour Berrendonner que l'énonciation qui soit montrée, parce qu'elle est geste :

je n'accepterais de ne voir nulle part ailleurs du « montré », et surtout pas dans les verbes performatifs, ni dans le contenu des incidentes à signification métadiscursive : ces éléments, comme tout élément interne au contenu propositionnel, dénotent, banalement (1981 : 121).

Le *montrer* est indissociable du *hic et nunc* de son énonciation. En retour, dès lors qu'il y a un acte d'énonciation quelconque, il est montré. En somme le *montrer* est transcendantal. C'est pourquoi il est difficile à mettre en évidence, impossible qu'il est à saisir à l'état isolé comme tout ce qui est constitutif : les formes *a priori* ne peuvent être opposées à rien d'existant qui soit autre, justement parce qu'elles sont présentes dans tout ce qui existe. On peut opposer ce qui dit à ce qui ne dit pas, mais non ce qui montre à ce qui ne montre pas. C'est une forme *a priori* de la signification. Redescendons à présent dans le corpus.

²² Constituants que par ailleurs Guimier (1996) appelle « extra-prédicatifs ».

5.3. Dire, montrer, prédiquer

Appliquons pour finir autant que faire se peut ces oppositions très générales au prospectus Fiat.

Les énoncés linguistiques n'y sont pas des plus problématiques parce qu'ils sont assertifs et qu'en outre deux d'entre eux sont négatifs : la vérification y circule, il s'agit de faits de diction. En revanche leur caractère assertif, lui, ne serait pas *dit* mais *montré*. Si tel est le cas, il est évident que ce caractère s'accommode de marques symptomatiques, celles-là mêmes qui font qu'on identifie tel ou tel acte de langage : le mode indicatif de verbes conjugués et, à l'écrit, les points. C'est plus délicat pour « même pas peur », dépourvu de verbe. Mais *quid* de ce qui est *prédiqué* ?

Le Guern (2003 : 83 sq) distingue les prédicats libres, en logique intensionnelle, et les prédicats liés, en logique extensionnelle : si l'on assimile, ce que Le Guern ne fait pas explicitement, « prédication » et « opération par laquelle on lie des prédicats », la prédication devient inséparable de la présence de quantificateurs. Qui dit prédication dit donc détermination : deux choses bien distinctes mais congénitales.

L'image sur ce point est facile à situer : ce qu'elle figure n'est pas l'« arbitude » (qu'on nous pardonne ce néologisme), ensemble de propriétés définissant les arbres en logique intensionnelle, mais *tels* arbres, individus en logique extensionnelle. Terminologiquement, c'est cohérent avec l'usage de « prédication » que nous avons suivi en parlant de prédication interne.

Le pictogramme est exemplaire sur un autre point : il est en logique extensionnelle dans un univers possible (le panneau équivalant à peu près à /attention, il peut y avoir des fantômes réels/) avec l'équivalent figuratif d'une quantification orientant l'interprétation au-delà de la référence à un individu singulier. Car du fait de la motivation, la réduction des singularités de la représentation équivaut à réduire l'intension, inversement proportionnelle comme toujours à l'extension. Or les caractéristiques du fantôme sont très réduites, comme dans toutes les icônes des panneaux de signalisation qui s'efforcent ainsi de parvenir à une forme de généralité.

Autre fait remarquable ici, c'est que dans la croyance standard les fantômes (pluriel associé à l'amplitude extensionnelle) n'existent pas, alors que la détermination emportée par la prédication /attention aux fantômes/ est au contraire responsable d'un présupposé d'existence. Il y a là un fait de polyphonie, la croyance aux fantômes, c'est-à-dire à leur réalité dans tel univers de référence, étant dans notre univers généralement tenue pour irrationnelle, ce qui facilite la bravade « Même pas Peur ». Cette polyphonie n'est pas *dite*, encore moins *prédiquée* ; mais c'est une interprétation disponible à partir des données. Est-elle *montrée* ? Si oui, il y a manifestement des degrés de monstration.

Et sinon, qu'est-ce que les images *montrent*, au sens wittgensteinien du terme ? En nos termes, quelles sont les conditions *a priori* de leur

signification ? Nous dirons : l'iconicité – c'est-à-dire le fait de produire des prédications internes grâce à une relation de ressemblance entre signifiant et référent (y compris quand ce référent n'existe que dans un monde fictif). Ce n'est pas seulement dans les discours linguistiques, mais également dans les images, que les actes de langage échappent à la prédication. En d'autres termes : en tout système sémiotique, la teneur des prédications est dite, mais leur caractère prédicatif est montré²³.

Tout cela peut se récapituler grossièrement en quatre cas, qui nous permettront de situer la prédication. Nous avons :

(a) ce qui n'est *ni dit ni montré* – qui est hors toute manifestation et hors tout message ;

(b) ce qui est *montré seulement* – partout, les conditions *a priori* de la signification, c'est-à-dire les actes de langage (énoncés linguistiques et peut-être images²⁴), l'iconicité (images), l'arbitraire (énoncés linguistiques) ; à l'image seule, le caractère prédicatif ou non des séquences considérées²⁵ ; et dans certains discours, la différence des univers de croyance (laquelle peut aussi être *dite*) ;

(c) ce qui est *montré et dit*, mais *non prédiqué* – énoncés de propriétés faits hors logique extensionnelle par exemple ;

(d) ce qui est *montré, dit, et prédiqué* – l'association de propriétés faite en logique extensionnelle. À l'intérieur de ce point (d) il conviendrait de dessiner, là encore, un continuum de prédication, notamment en mobilisant l'axe implicite *vs* explicite. Sur ce problème comme sur les autres les quelques indications lapidaires qu'on a données ici sont, espérons-le, liminaires.

RÉFÉRENCES

- ANSCOMBRE J.-C. (1991). *Théorie des topoï*. Paris : Kimé.
 BARTHES R. (1964). Rhétorique de l'image. *Communications* 4, 40-51.
 BENVENISTE É. (1974). *Problèmes de linguistique générale II*. Paris : Gallimard.
 BERRENDONNER A. (1981). *Éléments de pragmatique linguistique*. Paris : Minuit.

²³ Ce qui ne l'empêche pas de pouvoir être, en surplus, dit – comme le fait la copule dans les énoncés linguistiques.

²⁴ Compte non tenu des images codées où l'acte de langage est « dit » (par exemple le cercle et le triangle du code de la route sont directifs, l'un totalement et l'autre partiellement).

²⁵ Si on nous suit – mais ce n'est pas très original, on trouve déjà quelque chose d'approchant chez Gardiner (1989) –, il y a donc du codé non dit mais montré (catégories grammaticales, désinences, structures syntaxiques qui *montrent* les prédications et permettent de les reconnaître).

- CHANAY H. de, COLAS-BLAISE M. et LE GUERN O. (2013). *Dire / montrer. Au cœur du sens*. Chambéry : Presses Universitaires de Savoie.
- DUCROT O. (1995). Topoï et formes topiques, In : J.-Cl. Anscombe (éd.) *Théorie des topoï*. Paris : Éditions Kimé, 85-101
- GARDINER A.H. (1989 [1932 ; 2^e éd. 1951]). *Langage et acte de langage. Aux sources de la pragmatique*. Lille : Presses Universitaires de Lille.
- GUIMIER C. (1996). *Les adverbes du français : le cas des adverbes en -ment*. Paris : Ophrys.
- HÉBERT L. (2013). *Dictionnaire de sémiotique générale*. Version en ligne du 21.02.2013.
<http://www.signosemio.com/documents/dictionnaire-semiotique-generale.pdf>.
- JACOB P. (2004). *L'intentionnalité : Problèmes de philosophie de l'esprit*. Paris : Odile Jacob.
- KERBRAT-ORECCHIONI C. (1979). L'image dans l'image. *Revue d'Esthétique*, 1979 1-2. Paris : UGE 10/18, 193-233.
- KERBRAT-ORECCHIONI C. (1980). *L'énonciation. De la subjectivité dans le langage*. Paris : Armand Colin.
- KERBRAT-ORECCHIONI C. (1986). *L'implicite*. Paris : Armand Colin.
- LE GUERN M. (2003). *Les deux logiques du langage*. Paris : Champion.
- MOIGNET G. (1981). *Systématique de la langue française*. Paris : Klincksieck.
- MOUNIN G. (1970). *Introduction à la sémiologie*. Paris : Minuit.
- NEVEU F. (2004). *Dictionnaire des sciences du langage*. Paris : Armand Colin.
- NØLKE H. (2001). *Le regard du locuteur 2. Pour une linguistique des traces énonciatives*. Paris : Kimé.
- NØLKE H. (2010). L'ancrage linguistique de la polyphonie. In : M. Colas-Blaise, M. Kara, L. Perrin et A. Petitjean (éds), *La question polyphonique ou dialogique en sciences du langage*. Metz : Publications de l'Université Paul Verlaine, 17-38.
- NØLKE et al. (2004) : *ScaPoLine. Théorie scandinave de la polyphonie linguistique*. Paris : Kimé.
- PEIRCE Ch. S. (1978). *Écrits sur le signe*. Paris : Le Seuil.
- RASTIER F. (1987). *Sémantique interprétative*. Paris : PUF.
- RECANATI F. (1979). *La Transparence et l'Énonciation : pour introduire à la pragmatique*. Paris : Le Seuil.
- SEARLE J. (1979). *Sens et expression*. Paris : Minuit.
- SAUSSURE F. (1972). *Cours de linguistique générale*. Paris : Payot.
- WILMET M. (1997). *Grammaire critique du Français*. Louvain-la-Neuve : Duculot.
- WITTGENSTEIN L. (1993 [1922]). *Tractatus logico-philosophicus*. Paris : Gallimard.
- WITTGENSTEIN L. (1961 [1945]). *Investigations philosophiques*. Paris : Gallimard.